

# Staline-Gorbatchev, même combat ?

Le socialisme soviétique a-t-il mis volontairement fin à ses jours. L'idée fait son bout de chemin. Revenant sur les principaux écrits relatifs à la chute du mur et la fin de l'empire, Foreign Affairs fait une compilation bibliographique qui accorde une place particulière au best-seller prémonitoire du général britannique à la retraite, John Hackett, *The Third World War*, écrit en 1978.

Sa guerre troisième guerre mondiale commence en 1985, en ex-Yougoslavie, là où la première guerre avait justement démarré en 1914. Les analogies avec la Première Guerre mondiale, la décomposition des empires et des armadas militaires, à la fin des années 1970, coïncident avec l'impasse dans laquelle se trouve l'interventionnisme soviétique, combinée à une gouvernance aussi tentaculaire que militaire et arbitraire, associée à un vieillissement de la classe politique.

La Tchécoslovaquie a renoncé au socialisme bureaucratique par une «révolution de velours» et le Mur de Berlin a été abattu lorsqu'un garde-frontière a ouvert les vannes par inadvertance. Le reste suivit comme un jeu de dominos. A la fin de 1991, l'empire soviétique est désintégré mais les anciens acteurs étaient désorientés par : sans script préalable écrit, ils ne savaient pas quelle partition jouer.

Le socialisme nous a quittés sans effusion de sang. De nouvelles frontières et de nouveaux Etats ont été également redessinés sans guerre préalable.

Deux décennies plus tard, ces événements paraissent plus flous que

jamais. Dans la mémoire historique des vainqueurs, 1989 est devenue «l'année totémique» d'une révolte populaire.

Une nouvelle fournée de livres tente maintenant de débiller cette histoire épique. Etait-ce vraiment une révolte d'en bas, ou provenait-elle de plus haut, comme une sorte de «guerre civile au sein de l'élite communiste» ? La réponse la plus évidente est : les deux.

Une autre référence est déclarée digne d'être retenue : *Managerial Revolution*, de James Burnham, qui, dès 1941, fait valoir que les idéologies que le socialisme ou le fascisme étaient juste des masques portés par de nouveaux types «d'Etats gestionnaires» qui confient à une élite technocratique la direction de leurs ressources et de leurs industries.

Il y a chez Burnham — que George Orwell décrit comme un «socialiste démocratique» — une telle fascination du pouvoir et de la force que son «réalisme» lui suggère d'admettre que le méchant loup du communisme reste toutefois une grande réalisation. Orwell, l'auteur de *1984*, caresse, lui aussi, le rêve d'une «communauté où les gens sont relativement libres et heureux, et dont le motif principal dans la vie n'est pas la poursuite de l'argent ou du pouvoir». Une sorte de «socialisme démocratique».

Pour lui, en 1947, la recette consiste à éviter la guerre assez longtemps pour raboter ou «attendrir» les gouvernements communistes ; absorber leur potentiel destructeur en attendant de trouver une alternative crédible au com-

munisme. L'histoire lui donnera raison. Dès le début des années 1980, leur dynamisme révolutionnaire passé, les dirigeants communistes se sont mis en une élite de gestion paternaliste.

Avec *The Red Flag (le Drapeau rouge)*, David Priestland a certainement livré, à la fois la meilleure et la plus accessible histoire du communisme. Priestland retrace l'évolution du marxisme d'un «romantisme» qui, une fois au pouvoir, se transforme en deux variantes, l'une «moderniste» l'autre «radicale».

Dans cette perspective, le tournant de la dernière guerre froide est moins une histoire de 1989 qu'une histoire de la période 1978-1982. Quoique divisés après la mort de Mao entre des visions contradictoires du développement national, les Chinois ont fait un choix crucial en 1978. Ils ont rejeté le modèle soviétique, optant plutôt pour le marché et une réforme économique orientée, c'est-à-dire sans réforme politique.

L'économie mondialisée d'aujourd'hui a été façonnée au cours de ces années, et les Américains y ont joué un rôle important, avec le travail colossal de George Shultz, visant à libéraliser les marchés des capitaux et de coordonner les stratégies monétaires.

Les Européens ont également joué un rôle crucial dans cette réinvention du capitalisme, tout en gagnant des électeurs qui tenaient à l'ordre public rétabli. L'idéal européen de la démocratie et du pluralisme est devenu une sorte de pôle d'attraction pour Mikhail Gorbatchev lui-même — comme il l'a été pour les communistes ita-

liens et espagnols et les socialistes.

Dans *There Is No Freedom Without Bread !* Constantine Pleshakov, un émigré russe qui enseigne aujourd'hui à Mount Holyoke College, se concentre sur des personnages importants, tels que le pape Jean-Paul II, et la manière dont ils voient le monde, avec un œil très vif pour les croisements entre les barons communistes, les prélats catholiques et les intellectuels de Solidarnosc. Stephen Kotkin, l'auteur de *Uncivil Society*, partage avec Pleshakov l'avis que la vraie histoire de 1989 est venue d'une scission fatale au sein de l'élite dirigeante, d'où le titre de son ouvrage : *Une Société incivile*.

Vers le milieu des années 1980, le socialisme avait clairement perdu de son attrait idéologique, tant en Asie qu'en Europe.

Archie Brown, l'un des plus grands kremlinologues vivants, auteur de *The Rise and Fall of Communism*, s'est intéressé à Gorbatchev longtemps avant que les gens n'entendent parler de lui. Gorbatchev a été un jeune communiste exemplaire, soigneusement préparé à ses hautes fonctions et choisi par Iouri Andropov, alors chef du KGB.

L'empire soviétique ne s'est pas effondré de l'extérieur. Il a implosé de l'intérieur, en commençant par la tête.

«Dans les moments cruciaux de la crise suprême de 1989 et 1990, les choix critiques ont été effectivement faits en faveur de la paix, en faveur du changement non violent. Mais ces choix ont été faits par des hommes à peine sortis de l'adolescence pour être des

dirigeants communistes exemplaires. Le suicide était à l'Est, pas en Occident. Et le suicide n'était pas un acte d'auto-destruction. Il était, pour eux, un acte de création» (\*).

Une sorte de retour aux sources, de revanche des louveteaux, qu'un romancier russe, Alexandre Terekhov, restitue avec brio dans une œuvre littéraire majeure *Kamenny Most (le Pont Kamenny)* dont nous attendons avec impatience la traduction et qui est célébrée comme une œuvre majeure de la littérature russe contemporaine.

Le roman relate une histoire réelle, celle des rejetons de la nomenklatura soviétique — tous issus de l'école Belinski, un établissement de prestige qui leur était réservé — et qui, en pleine «grande guerre patriotique» contre l'ennemi nazi, mettent sur pied une organisation secrète carrément calquée sur le modèle hitlérien, au nom de IV<sup>e</sup> Empire.

«Ce ne sont que des louveteaux», avait réagi Staline en apprenant l'existence de l'organisation dont le dossier d'instruction comporte pas moins de quatre volumes sans qu'aucun prévenu n'ait été un jour inquiété.

Le critique du roman (\*\*) souligne que cette histoire dévoile plutôt notre époque actuelle car son auteur, Terekhov «vise surtout à montrer que l'idéologie soviétique a commencé à se fissurer dès 1943».

«A 15 ans, ces adolescents privilégiés mais privés de perspectives avaient déjà compris que leurs meilleures années étaient derrière eux. Ils avaient déjà conscience que le régime ne leur offrirait pas



Par Ammar Belhimer  
ambelhimer@hotmail.com

la possibilité d'obtenir l'héritage de leurs pères, hauts fonctionnaires soviétiques. Ils allaient finir simples étudiants, pauvres ingénieurs : un fils de commissaire du peuple ne pouvait devenir commissaire du peuple à son tour. Ils en avaient conclu que seule une idéologie nouvelle leur permettrait d'assurer leur avenir», est-il relevé avec pertinence. Un peu plus loin, le critique russe livre «l'objet du délit» (beit al kassid) — ou de plus grave — en des termes inédits : «C'est le même phénomène qui aurait été à l'origine de la perestroïka : les enfants de l'élite avaient tout, mais il leur fallait pouvoir conserver légalement ces immenses patrimoines. Ainsi, les antisoviétiques les plus virulents se sont toujours trouvés parmi les rejetons des représentants les plus haut placés du régime soviétique.» Tahar Benbaïbèche devrait méditer cet enseignement.

A. B.

(\*) Philip D. Zelikow, *The Suicide of the East ? 1989 and the Fall of Communism*, Foreign Affairs, November/December 2009

(\*\*) *Courrier international*, n°993, du 12 au 18 novembre 2009, page 57.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr  
laalamhakim@hotmail.com  
hlaalam@gmail.com



## Une superbe fessée diplomatique !

Après la grippe A, l'Organisation mondiale de la santé lance une alerte à la pandémie de rage...

... en Egypte !

Je n'ai pas le compliment facile, c'est connu. Mais là, force est de reconnaître l'intelligence des autorités algériennes et de leur diplomatie. Le Palais du Caire, rageant de ne pouvoir entraîner le Palais d'Alger dans la spirale de l'escalade, accentue sa campagne de provoc'. Maintenant, ce n'est plus tous les jours que le fiel et la hargne assassine se déversent sur nous, c'est toutes les heures. Bientôt, ça sera toutes les demi-heures. Et en face, côté algérien, la placidité froide et professionnelle. Une véritable leçon du bon usage de la réponse graduée. Une fessée diplomatique mémorable. Chaque mot des communiqués pondus par l'Algérie semble avoir été pesé, calibré sur le manuel des relations et des usages entre pays. Cette retenue met dans tous ses états le clan Moubarak. Pour une raison toute simple : elle l'empêche de faire campagne électorale sur le dos d'un match et d'une équipe algérienne sportivement supérieure. Il y a de l'adulte dans la réaction algérienne. Et l'on peut, l'on doit rendre justice à Mourad Medelci en lui confirmant ceci : sur ce coup-là, il n'a pas manqué d'intelligence. Si la position de mon pays me rassure quant à sa franche

maturité, je suis par contre quelque peu inquiet quant au sort de mes compatriotes installés en Egypte. Les échos de plus en plus nombreux en provenance du Caire, d'Alexandrie et d'autres villes de ce pays évoquent clairement le déroulement en ce moment de véritables opérations de chasse à l'Algérienne et à l'Algérien. Il y a eu ces dernières heures passage à l'acte à travers des agressions physiques caractérisées sur des citoyens algériens. Des agressions sauvages. Ne nous y trompons pas. Elles ne sont pas le fait de groupes d'hystériques isolés. Elles sont commanditées par le Palais du Caire. Encore une fois pour pousser le Palais d'Alger à la faute. C'est une autre partie qui vient donc de commencer. Une partie qui n'a rien à voir avec le football et dont les règles échappent à la Fifa. D'une part, un régime aux abois qui tente de se prolonger à travers sa portée mal sevrée, l'Egypte. De l'autre, un pays tout entier tourné vers la fête et qui se donne le temps de revenir à son rythme, lorsqu'il l'aura lui décidé, aux préoccupations internes et aux vicissitudes quotidiennes, l'Algérie. Tant que ce rapport de force-là sera maintenu, y aura pas photo. L'Algérie remportera ce match, comme elle a remporté les autres. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

www.tacervellesarrete.blogspot.com